Caroline GUIBET LAFAYE & Alexandra FRÉNOD
(dir.), *S'émanciper par les armes ? Sur la violence*
politique des femmes

Sergiu Mişcoiu

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ress/7221>

DOI : 10.4000/ress.7221

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 21 mai 2021

Pagination : 261-263

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Sergiu Mişcoiu, « Caroline GUIBET LAFAYE & Alexandra FRÉNOD (dir.), *S'émanciper par les armes ? Sur la violence politique des femmes* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 59-1 | 2021, mis en ligne le 21 mai 2021, consulté le 25 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ress/7221> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.7221>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mai 2021.

© Librairie Droz

Caroline GUIBET LAFAYE & Alexandra FRÉNOD (dir.), *S'émanciper par les armes ? Sur la violence politique des femmes*

Sergiu Mişcoiu

RÉFÉRENCE

Caroline GUIBET LAFAYE & Alexandra FRÉNOD (dir.), 2019, *S'émanciper par les armes ? Sur la violence politique des femmes*, Paris, Presses de l'Inalco, 236 p.

- 1 Dans la panoplie de recherches portant sur la violence politique, les études qui traitent de l'engagement politico-militaire des femmes, peu nombreuses à l'origine, occupent une place de plus en plus importante. Par la variété des perspectives et par la profondeur des contributions, l'ouvrage codirigé par Caroline Guibet Lafaye et Alexandra Frénod, qui réunit les communications présentées dans le cadre d'un atelier du Laboratoire d'excellence Tepsis organisé en 2016, réussit à contribuer d'une manière décisive à l'enrichissement de la littérature dans ce domaine situé inévitablement au carrefour de plusieurs disciplines, telles la sociologie, l'histoire, l'anthropologie ou la science politique.
- 2 Le point d'interrogation placé à la fin de la première phrase de l'intitulé de l'ouvrage est en quelque sorte la clé d'entrée dans la logique qui régit la structuration de ce volume collectif. Car, tout comme Caroline Guibet Lafaye le montre très bien dans son introduction (p. 5-20), l'espoir d'accéder à une « émancipation par les armes » n'est qu'une des pistes (certes, la plus transversale) qui nous permettent de comprendre les ressorts de l'engagement des femmes dans des formes de combat politique violent. Ce volume explore un éventail beaucoup plus large d'hypothèses, allant des facteurs déterminants de nature ethnique ou sociale, à travers la radicalisation idéologique et/

ou religieuse, jusqu'aux motivations liées à la vie intime, aux traumatismes psychologiques ou tout simplement à la prééminence d'un esprit d'aventure. Outre cette dense introduction, trois contributions (sur les dix qui composent l'ouvrage, qui n'est pas formellement structuré en chapitres) traitent des aspects plutôt généraux, théoriques et méthodologiques de la recherche sur la violence politique des femmes. Ainsi, Fanny Bugnon (p. 21-34) explore et analyse les perceptions contemporaines de la violence politique exercée par des femmes, en démontant des lieux communs et en déstabilisant les visions monistes qui relèguent souvent les femmes agissant au sein des groupements armés à des postures secondaires voire même accessoires. Ami-Jacques Rapin (p. 35-48) approche, quant à lui, la complexe question du caractère et des effets émancipateurs de la participation à la lutte armée. À travers des exemples historiquement et géographiquement très variés, il nous montre que, si la première phase de l'activisme clandestin armé est de coutume bien propice à l'émancipation, la militarisation inévitable des opérations entraîne un retour à des modes d'organisation plus classiques, plus hiérarchisés et donc moins favorables à la libération et à l'épanouissement des femmes. Cette approche est bien en phase avec les remarques de Jules Falquet (p. 49-70), qui, forte de son expérience de terrain, notamment au Mexique, insiste sur l'importance de l'observation des phases antérieure (préparation) et ultérieure (démobilisation) à l'engagement féminin dans la lutte armée afin de pouvoir élaborer une grille d'analyse pertinente – que cette auteure nous propose sous la forme d'un canevas d'interprétation féministe et transversal.

- 3 Les sept autres contributions sont autant d'études de cas où nombre d'éléments théoriques répertoriés et expliqués dans les pages précédentes sont appliqués et inévitablement revisités et transformés. Le parcours de la journaliste allemande Ulrike Marie Meinhof est méthodiquement suivi par Anne Steiner (p. 71-84). dans son article centré sur l'impact de l'évolution du contexte des années 1960, marqué par l'unanimité politique et par le renforcement de l'establishment social-conservateur, sur la décision de cette militante de la Fraction Armée Rouge d'abandonner la plume au profit de la dynamite. Tout aussi complexe, le texte de Lætitia Bucaille (p. 85-104) nous propose une analyse des parcours de deux combattantes (l'une du FLN algérien et l'autre de l'ANC sud-africaine). L'auteure réussit non seulement à crayonner d'une manière remarquable les portraits des deux militantes, mais aussi à provoquer en nous une véritable réflexion autour de leurs dilemmes : dans quelle mesure et à quel moment l'engagement politico-militaire facilite ou, au contraire, entrave la transgression, l'affirmation de soi et/ou l'émancipation ?
- 4 Ce type d'interrogation semble recevoir une réponse beaucoup plus tranchée de la part des « héroïnes » concernées par la contribution de Carole André-Dessornes (p. 119-130), qui traite de l'émergence et de l'essor du phénomène des femmes-martyres, voire des femmes commettant des attentats-suicides, au Liban, notamment à partir de la fin des années 1980. Si la chercheuse s'intéresse à son tour aux profils et aux trajets des suicidaires, elle ne néglige point l'analyse des conditions de possibilité qui ont permis aux femmes de s'incruster dans un registre d'opérations jusqu'alors réservé uniquement aux hommes. Ce sont justement les limites du potentiel émancipatoire de l'activisme dans les mouvements rebelles qui intéressent Maritza Felices-Luna (p. 135-150) dans son article focalisé sur l'évolution de la question et la pratique du genre au sein du Parti communiste du Pérou – Sentier Lumineux. Malgré l'écart observé par l'auteure entre le discours égalitaire, paritaire et inclusif du parti et la réalité beaucoup moins favorable à l'émancipation effective des militantes engagées dans le

combat révolutionnaire, les femmes ont pu utiliser au moins partiellement leur activisme afin de poursuivre la voie vers l'affranchissement par rapport à une société encore bien patriarcale. Mais ces efforts ne s'avèrent pas toujours payants, comme le montre Camille Boutron (p.105-118) dont la contribution traite de l'instrumentalisation de la femme-combattante au sein des mouvements révolutionnaires péruviens. En incarnant à tour de rôle la « subversion féministe », la « menace terroriste » et, dans la phase post-confliktuelle, les modèles de la « réconciliation nationale », les femmes engagées dans les mouvances révolutionnaires assistent non sans regrets, notamment après l'échec du Sentier Lumineux au début des années 1990, à la réaffirmation du patriarcat dans une société pacifiée et, en quelque sorte, domestiquée par une élite conservatrice-néolibérale.

- 5 Par contre, et paradoxalement dans des contextes culturels *a priori* moins favorables au dépassement des conditionnalités qui relèguent les femmes à des rôles traditionnellement inférieurs à ceux des hommes, certaines organisations à caractère révolutionnaire privilégient la stratégie d'une émancipation des femmes par les armes. Laurent Gayer (p. 151-178) approche deux groupes rebelles sud-asiatiques – les Tigres Tamouls au Sri Lanka et le Parti communiste (maoïste) au Népal – et s'intéresse avant tout aux dynamiques organisationnelles et idéologiques ayant stimulé ou, à d'autres moments, inhibé le recrutement et la promotion des femmes parfois même au sein des structures dirigeantes des mouvements respectifs. La complexité des rapports de genre à l'intérieur des organisations révolutionnaires est aussi la préoccupation centrale de l'article d'Olivier Grosjean (p. 179-198), qui se penche, lui, sur le cas des femmes kurdes impliquées notamment dans les opérations du PKK (en Turquie) et du PYD (en Syrie). Fortement médiatisée notamment lors des combats contre Daesh, la présence des femmes-soldats est loin d'engendrer tout simplement la prise en compte des demandes légitimes en matière d'égalité de genre par l'opinion publique internationale. Selon l'auteur, cette présence des femmes parfois en première ligne des combats nous invite aussi à nous interroger sur la nature des différentes formes d'engagement féminin (« dans la violence » ou bien « dans des organisations exerçant la violence »), sur la manière dont l'idéologie de l'organisation respective (communisme révolutionnaire, nationalisme ethnique, etc.) a appréhendé la question des rapports de genre, mais aussi sur les effets de la participation à des actions armées sur les destinées individuelles des combattantes et sur leurs milieux familiaux et microsociaux.
- 6 Pour conclure, même si certains aspects (telle l'absence des études de cas sur les groupes armés ultranationalistes ou d'extrême droite qui pourraient apporter une lumière inédite sur les raisons de l'engagement des femmes dans la violence politico-militaire) pourraient être encore améliorés, nous sommes en présence d'un excellent volume qui apporte une réelle valeur ajoutée parce qu'il nous permet de mieux cerner les motivations, les modes d'action, les formes d'engagement et les effets complexes liés à la participation des femmes à des types différents de violence politique.

AUTEURS

SERGIU MIȘCOIU

Université Babeș-Bolyai de Cluj-Napoca – Université Paris-Est Créteil